

Sérvices secrets

Violé à 12 ans, il n'avait pas osé dire les mots pour témoigner de son calvaire. Adulte, Paul Baldenberger livre la plus effroyable des confessions. Epoustouffant.

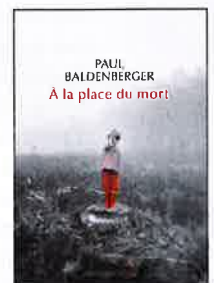
Dans un roman français contemporain, le drame c'est de louper un examen, de renverser un piéton, de perdre une grand-mère... Au fond, c'est la vie toute simple. Du coup, quand on rencontre une vraie tragédie, on met quinze pages à admettre que ce que raconte l'auteur est insupportable. C'est ce qui arrive à la lecture d'«A la place du mort». L'auteur ouvre la boîte noire de son existence, celle où le temps n'a rien effacé, rien rouillé : trois heures en enfer intégralement préservées comme le nœud gordien jamais tranché de sa vie. Son livre est un album d'images insoutenables qu'un prodige d'acrobatie littéraire rend bouleversantes sans être ignobles.

Un homme mûr raconte l'après-midi où, à l'âge de 12 ans, dans une petite rue longeant le périphérique à Issy-les-Moulineaux, il s'est retrouvé prisonnier d'un pervers. Pas la moindre issue de secours. A chaque début de chapitre, le temps avance et le lecteur tremble. A juste titre car rien ne va lui être épargné. On tourne les pages, hébétés, et le cœur s'arrête comme une montre dont les aiguilles refusent d'aller plus loin. Pourtant, ce n'est pas

une vallée de larmes qu'on traverse. Dans sa terreur, le petit garçon ne baisse pas toutes les armes. Même s'il a accepté sa condamnation à mort, il s'arrange pour que le chien féroce qui le séquestre ne se mette pas à aboyer. Il se raccroche à la complaisance absolue comme à sa dernière bouée. Plus que le viol qu'il n'imagine pas encore, il est épouvanté à la perspective que ce malade le ramène chez lui, l'enferme et le raye vivant de la carte du monde. Pour l'éviter, il fait comme si tout était presque normal, comme s'il était à l'école pour le passage annuel du pédiatre scolaire. Toute son éducation lui a appris à ne pas attirer l'attention. De toute façon, il ne pourrait rien faire. Extralucide et inhibante, sa peur lui annonce le pire et lui coupe bras et jambes.

Autant que le récit d'un viol, on lit celui de ce que la victime appelle sa «lâcheté». Car, sur le moment, plus que le dégoût de l'autre, c'est le mépris de lui-même qui le submerge. Le pistolet sur sa nuque, la 505 bleue, le blouson en cuir bleu marine de pilote de chasse de l'armée française, l'alliance qui brille sur la grosse main carrée, tous les détails suivants qu'on n'ose pas répéter..., le gamin voit tout et retient tout mais se plie aussi à tout. Comme on n'implore pas la pluie de se calmer, il a deviné qu'on ne supplie pas un monstre; mieux vaut simplement ne pas l'énerver. Alors il obéit aux injonctions. C'est insoutenable. Le monde s'effondre aux ordres d'un malade qui suggère d'un ton mielleux des gestes, des attitudes, de la salive. Il va jusqu'au bout de la profanation d'un garçon réduit à l'état de poupée de chiffon et, quand il a fini, il demande : «Est-ce que tu as aimé ?»

Evidemment, ce n'est pas la fin. On est dans un parking profond comme la nuit et une autre phrase tombe : «Qu'est-ce que je vais faire de toi ?» Cette question hante le narrateur depuis trente ans. Il n'a cessé depuis de se la poser à lui-même. On ne se déviale pas. On poursuit sa vie. Il nous la raconte donc en même temps qu'il revit son cauchemar. Cela donne un livre éblouissant de férocité, de gentillesse, de détresse et de colère. Celles du personnage, mais aussi celles du lecteur. Pour une fois, vous touchez à la plus rare des littératures, celle qui vous choque et vous coupe le souffle sans que jamais une phrase, une seule, soit écrite par calcul ou par esprit de racolage. C'est LE livre de la rentrée. ■



«A la place du mort», de Paul Baldenberger, éd. des Equateurs, 220 pages, 18 euros.



Roman

Jean-Michel Guenassia redonne des couleurs à Van Gogh

Et si le bon docteur Gachet n'avait été en réalité qu'un saligaud, borné et intransigent ? Tel est le point de vue de sa fille Marguerite, à qui Jean-Michel Guenassia donne la parole dans un roman malicieux et iconoclaste. Veuf aigri, tyran domestique et pingre qui cherche à se constituer une collection de tableaux à moindres frais, ce m'as-tu-vu engoncé dans les préjugés de son temps est l'antithèse du flamboyant Van Gogh que la jeune fille aime passionnément au point d'épouser sa manière extraordinaire de peindre... Ce récit vif, pétillant d'esprit et de rebondissements cocasses fera plus que vous réjouir : il vous fera regarder d'un autre œil un artiste qui, contrairement à sa légende noire, croquait la vie à pleines dents. François Lestavel

«La valse des arbres et du ciel», éd. Albin Michel, 300 pages, 19,50 euros.

